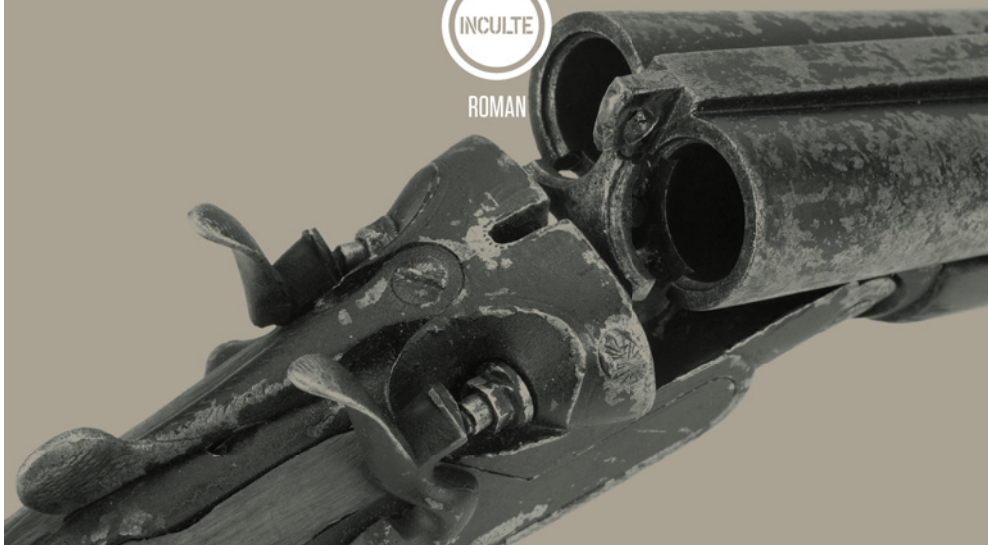


JÉRÔME BONNETTO LA CERTITUDE DES PIERRES



ROMAN



JÉRÔME BONNETTO LA CERTITUDE DES PIERRES



Ségurien, un village de montagne, quatre cents âmes, des chasseurs, des traditions. Guillaume Levasseur, un jeune homme idéaliste et déterminé, a décidé d'installer une bergerie dans ce coin reculé et paradisiaque. Un lieu où la nature domine et fait la loi. Accueilli comme une bête curieuse par les habitants du village, Guillaume travaille avec acharnement ; sa bergerie prend forme, une vie s'amorce.

Mais son troupeau pâture sur le territoire qui depuis toujours est dévolu à la chasse aux sangliers. Très vite, les désaccords vont devenir des tensions, les tensions des vexations, les vexations vont se transformer en violence.

La certitude des pierres est un texte tendu, minéral, qui sonde les âmes recroquevillées dans l'isolement, la monotonie des jours, l'hostilité de la montagne et de l'existence qu'elle engendre, la mesquinerie ordinaire et la peur de l'inconnu, de l'étranger.

D'une écriture puissante, ample, poétique, Jérôme Bonnetto nous donne à voir l'étroitesse d'esprit des hommes, l'énigme insondable de leurs rêves, et l'immensité de leur folie.

Jérôme Bonnetto est né à Nice en 1977 il vit désormais à Prague où il enseigne le français. *La certitude des pierres* est son troisième roman.



16,90€

WWW.INCULTE.FR

LA CERTITUDE DES PIERRES

LA CERTITUDE DES PIERRES

JÉRÔME BONNETTO

éditions inculte

À Pierre

« Le vent s’amasse au ciel,
le vent empourpré de demain
– et de nouveau l’amour,
de nouveau, depuis longtemps,
de loin il embarrasse la mort¹. »

Jan SKÁCEL, *L’Heure entre chien et loup*

1. Traduit du tchèque par Petr Král.

PROLOGUE

Le vent de Ségurien remonte le chemin Saint-Bernard et va se perdre tout en haut de la montagne, au-delà des forêts. C'est un vent tiède et amer comme sorti de la bouche d'une vieille, un souffle chargé de poussières de cyprès et d'olives séchées qui emporte avec lui les derniers rêves des habitants et les images interdites – les seins de la voisine guettés dans l'entrebâillement d'une porte, les rires des hommes à tête de chien, la dame blanche qui hante les bois. Dans sa course, il écarte ses bras et fait bruisser les feuillages des arbustes, les herbes folles, comme une rumeur. Partout sur les chemins, il efface les traces de pas.

Le village est plongé dans la torpeur, il est un corps suspendu, pour quelques instants encore, le temps de planter le décor.

On dort. Personne ne sait à qui appartient la nuit. Tout est gris-mauve et les chats ont des yeux de loup. La montagne le sait : bientôt, le disque solaire se reflétera dans la mer et la loi des hommes reprendra ses droits. Tout pourra recommencer.

On allume ici une lampe, là une cafetière, on fait glisser une savate, claquer l'élastique d'un slip. On avance à petits pas.

On a transpiré toute la nuit dans la mollesse des matelas, on s'est tourné et retourné en quête d'un peu de frais, pour quelques secondes à peine, puis on

a retrouvé la chaleur froissée des draps. On en veut à l'autre d'être gras, de dégager toute cette moiteur, si bien qu'on a fini par le pousser un peu du talon, comme ça, en douce, pour gagner quelques centimètres.

La nuit peut être infernale par ici. On a cru que cette fois, on ne parviendrait pas à s'endormir, mais on a fini par y arriver, on a passé l'heure des braves, comme toujours, en bout de course, plus fatigué encore d'avoir lutté, les reins inondés de sueur tiède et la bouche sèche. Plus tard, on dira qu'il a fait chaud, juste pour lancer la conversation, mais on admet qu'on ne serait pas mieux dans le froid du Nord. On ne serait mieux nulle part ailleurs au fond. Inutile de chercher.

On est une race, un bois. La mesure se prend dans le ventre, on ne trouverait pas vraiment les mots pour bien l'expliquer. Ça se sent, voilà tout. C'est qu'on vient d'un pays à l'intérieur d'un autre pays comme la langue chante son accent local, son vocabulaire, une autre langue au fond de la langue, d'autres hommes parmi les hommes. C'est la terre qui décide ici, c'est elle qui trace les mêmes lignes sur les fronts, les mêmes cors aux pieds, les mêmes gestes. On est un bois, un bloc, une race.

On se comprend. On fait à notre idée. On a nos règles, les seules qui vaillent. Les autres peuvent passer, on les salue, de loin, comme ça. Du plus loin possible.

PROLOGUE

Les premiers rayons caressent la montagne. Chaque jour serait une naissance s'il n'y avait les hommes. Deux coups de chevrotine déchirent l'aube. Voilà, ça va commencer. Pas besoin de faire un dessin.

LA PREMIÈRE SAINT-BARTHÉLEMY

Il nous faut un homme, inconnu, avec un grand sac, un homme qui arrive par la route : le noir d'un point, d'une silhouette tout d'abord, longue, lointaine, puis un corps déjà, qui soulève un peu de poussière comme un petit nuage bas, puis un être, plus précis dans un savant contre-jour qui dessine le va-et-vient des cheveux au balancier de la marche, enfin un homme.

Il est grand, robuste. Il semble venir de loin. Il avance dans un frottement de jean, de cuir et de coton, arrangement naturel pour la mélodie légère des boucles métalliques du sac sur lesquelles rebondit une sorte de grigri africain. C'est la seule musique audible, juste suffisante pour égayer la marche.

On reste un peu avec lui, comme un ange invisible. On n'est pas si mal sur son épaule. On voit haut et bien. On écoute sa longue respiration que la barbe filtre. On s'en voudrait de fouiller dans ses poches ou d'ouvrir son sac. On saura bien assez tôt ce qu'il trimballe. Pour l'instant, il coupe la lumière prometteuse du matin.

Dans un virage s'esquisse à peine un petit chemin de terre. La pente est un peu plus rude par là, à l'écart de la route, et le soleil plus incisif, mais le chemin plus direct. Il n'est guère emprunté dorénavant et, malgré de longues années d'abandon, il résiste aux hautes herbes, comme si la terre, tellement foulée et refoulée, avait perdu toute vertu de fertilisation.

C'est ce chemin qu'il choisit, sans la moindre hésitation. Le village n'est plus qu'à un petit kilomètre, mais un kilomètre de rude montée en ligne presque droite. On aperçoit un ou deux lacets en contrebas des premières maisons, puis, tout là-haut, le clocher.

Le rythme de sa marche ne faiblit pas malgré la raideur de la pente. Par endroits, il pourrait presque toucher le sol simplement en tendant les bras. Son souffle s'accélère, raisonnablement. On ne perçoit pas de fatigue particulière. Parfois, les pierres roulent derrière lui, en entraînant d'autres au passage. Parfois, il prend appui sur une tige plus haute et plus solide que les autres, la serrant d'une main puissante. Parfois, les racines cèdent, alors il jette la tige dans les broussailles avant de s'agripper à une autre.

Il avance, mais c'est ici que l'on s'arrête. Le village est tout près. De dos, sa progression paraît encore plus rapide. Les herbes et le chemin au premier plan, il s'enfonce dans le cadre. On le devine désormais enroulant le dernier lacet. Puis sa tête disparaît.

C'était un 24 août. Guillaume Levasseur allait entrer dans le village.

C'était jour de fête. Comme tous les 24 août, on fêtait la Saint-Barthélemy et ce n'est pas rien.

Le 14 juillet, on faisait la fine bouche, on buvait un coup, on se couchait un peu plus tard, mais au fond on se préservait. Il y avait bien les enfants pour ouvrir de grands yeux devant le feu d'artifice, mais les anciens

savaient que même les plus hautes fusées de la ville ne parviendraient jamais jusqu'au village. La révolution, on n'y était pas, on ne savait plus trop ce que ça signifiait. Il avait fallu trancher des têtes, on avait changé de salauds.

Le 24 août, c'était quand même autre chose. C'était la fête du Saint-Patron. Le reste du monde s'en contrefoutait et on adorait ça. Notre saint à nous. Bénédiction et protection. *Ad vitam æternam*, pour nous seuls.

Le 24 août, tout le village était sur la place jusqu'au petit jour. C'était chaque année la même musique, on n'aurait raté ça pour rien au monde. On y pensait longtemps à l'avance, dès les premières vapeurs de l'été, on se sentait bien quand la fête approchait, on se lançait des clins d'œil, on rejouait la partition des plus beaux millésimes, on élaborait sa propre mythologie, on fondait une nation.

C'est le 24 août qu'on était devenu homme, frère, amant, et fier surtout.

Même les jeunes de leur plus frêle maturité avaient mis deux trois sous de côté pour l'occasion. On tapait dans le cochon en porcelaine, on faisait les yeux doux à la grand-mère, on grattait ici et là, on prenait sur le permis de conduire s'il le fallait pour être à la hauteur et marquer l'histoire de son empreinte.

Le 24 août s'ouvraient les tiroirs, les penderies, parfois on tombait sur une vieille photo et on perdait un peu de temps dans la contemplation attendrie d'un autre soi déjà défunt. La Saint-Barthélemy était

le mètre étalon de nos vies, l'arbre sur lequel on regardait passer les saisons. On oubliait toujours un peu trop combien on avait changé, mais on s'aimait bien au fond pour ce qu'on avait été dans ce qu'on était devenu. Puis on refermait la parenthèse et on finissait par se concentrer sur l'essentiel : trouver sa plus belle chemise, s'assurer qu'on rentrait toujours dans le pantalon. On sortait le sent-bon du fond de l'armoire, celui aux vertus magiques, on inondait le cou et les cheveux, on soulignait la raie sur le côté, on s'ajustait devant le miroir et on était prêt.

C'était comme si le village n'avait qu'un jour à son calendrier. Il était comme un enfant qui ne pense qu'à Noël.

Une fois sur la place du village, on s'activait autour de la soupe au pistou. Il y avait différentes recettes, des variantes inadmissibles, des experts qui se disputaient avec des spécialistes.

Puis on dansait, on riait, on faisait table rase. On était tous ensemble, vraiment. Les anciens buvaient et racontaient. Les enfants couraient, sautaient, trifouillaient, magouillaient. On disait des trucs qu'on ne dit pas d'habitude. On avait des ressources inespérées, de la lumière dans les yeux, du verbe, de la poésie. Il y avait des cinquante ans de mariage qui s'étaient faits là, au creux du même olivier, les prémisses d'une nouvelle lignée, d'une nouvelle rue. On mettait les doigts là où il ne fallait pas. On en rougissait encore.

Le 24 août était l'étincelle qui allumait les vies.

Quand Guillaume Levasseur arriva au village, il crut voir ce que virent les premiers hommes. Il venait de loin avec une lumière étrange dans les yeux, étrangère. C'était là qu'il planterait sa tente, qu'il élèverait quelques moutons, qu'il ferait l'amour à la chandelle et qu'il trouverait le goût du pain. Il imaginait une grande enseigne s'étirant au-dessus de la porte : « Bienvenue au village, Guillaume. »

Le cimetière était lové en contrebas du village, au pied du chemin Saint-Bernard. Il était d'une banalité et d'une simplicité émouvantes, une harmonie, un accord qui sonnait juste comme un *la* bémol mineur dans la mort.

Quand on était une fleur, il valait mieux être sur certaines tombes que sur d'autres. On serait au frais, on aurait de l'eau propre tous les matins et des copines à la Toussaint. On connaissait les tombes laissées à l'abandon. On connaissait les noms, des noms comme des ratures. Des gens pas très catholiques, qui avaient essuyé leurs bottes crottées sur le paillason du voisin, qui perturbaient l'air. On avait que ce que l'on méritait.

Le cimetière de Ségurien était un lieu recommandable et bien entretenu. Il y avait de l'attention, presque de la vie. Au village, on savait tous qu'on y finirait un jour ou l'autre et que ce jour-là, on préférerait que le ménage soit fait, que tout soit en place. On croyait en quelque chose, surtout quand ça nous

arrangeait. Il y avait peut-être un ordre supérieur à respecter. Ne tentons pas le diable.

On y était venu parfois, enfant, les nuits d'été, pendant que les grands honoraient le banquet ou regardaient d'un œil mou le film à la télé. On avait l'âge des herbes folles. On avait voulu jouer à se faire peur. Il avait fallu faire semblant d'ouvrir les tombes, d'entendre les os craquer, les âmes souffler, les statues chuchoter entre elles. On avait tout bien fomenté, on avait invoqué les magies les plus noires, mais ça n'avait pas marché. Les forêts là-haut sur la montagne ont plus de caractère, plus de mystère. C'est de là que hurlent les bêtes sauvages.

Un jour, on y avait mis le grand-père. On avait pleuré un peu. Les pierres avaient pris un sens. On avait commencé à reconnaître les visages sur les photos en céramique. On avait fini par considérer le lieu pour ce qu'il était. On arrêta de jouer, on commença à prier, à traîner un peu des pieds en marchant, comme tout le monde. On se faisait déjà une meilleure idée de l'éternité.

C'était plus ou moins toujours les mêmes noms qu'on retrouvait dans les allées. Ce n'étaient pas de grandes familles, mais de longues lignées. Il fallait bien que les branches se séparent à un moment ou à un autre, c'est pour ça qu'on mariait les filles. Mais il y avait de la continuité par ici, du bon père en fils, de la fidélité, de la rigueur. On faisait deux ou trois enfants, pas moins, pas plus.